Pour une critique des médias en temps de conflit ? (3)

For a critique of media in times of conflict ? (3)

Béatrice Fleury et Jacques Walter

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7344>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7344

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

Pagination : 177-186

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury et Jacques Walter, « Pour une critique des médias en temps de conflit ? (3) », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7344> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7344>

> ÉCHANGES

BÉATRICE FLEURY

Université Nancy 2
Centre de recherche sur les médiations
Université Paul Verlaine-Metz
Beatrice.Fleury@univ-nancy2.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations
Université Paul Verlaine-Metz
jacques.walter@univ-metz.fr

POUR UNE CRITIQUE DES MÉDIAS EN TEMPS DE CONFLIT ? (3)

Résumé. — Pour cette troisième série d'« Échanges » consacrée à la critique des médias en temps de conflit, Divina Frau-Meigs, Gregory Kent, Jerry Palmer et Catherine Saouter centrent leur propos sur les médias anglo-saxons et le contexte dans lequel ils prennent corps. C'est au fonctionnement de ceux-ci qu'ils s'intéressent, en articulant discours, cadre politique et opinion. Il apparaît que ces médias se distinguent de ceux de la plupart des pays européens – le Royaume-Uni constituant un cas à part – par exemple dans leur soutien à la cause israélienne. Retraçant et discutant plusieurs des travaux menés sur ces derniers, les contributeurs mettent avant tout en exergue la complexité dont font preuve fonctionnement médiatique, usages et effets de celui-ci.

Mots clés. — Conflit israélo-palestinien, antisionisme, sociologie des médias, sémiotique, cognition située, vérité journalistique, information fautive, pouvoir politique, médias anglo-saxons, complexité, opinion.

Pour cette troisième série d'« Échanges » que *Questions de communication* consacre à la critique des médias en temps de conflit, les contributeurs sont de fins connaisseurs du monde anglo-saxon et centrent leur propos autour du fonctionnement médiatique de celui-ci. Angliciste, Divina Frau-Meigs est chercheuse au Centre des médias et des pays anglophones et plusieurs de ses travaux ont porté sur le rapport que les médias américains entretiennent à des situations extrêmes, dont le 11-Septembre (Frau-Meigs, 2006). Gregory Kent et Jerry Palmer sont britanniques ; ils ont déjà collaboré à *Questions de communication* (8, 2005) à l'occasion d'un dossier qu'ils ont dirigé sur le sujet « Mondes arabophones et médias ». Tous deux enseignent – ou ont enseigné – à Londres, à la Roehampton University pour le premier, à la London Metropolitan University pour le second. Quant à Catherine Saouter, sémioticienne, elle exerce à l'université du Québec à Montréal et s'est intéressée aux relations entre les images et la société, notamment lors de conflits (Saouter, 2003). Des centres d'intérêt qui leur permettent d'exercer un regard critique, non seulement à l'égard des médias américains, britanniques et canadiens, mais aussi de la littérature anglo-saxonne sur le sujet. D'où, ici, une tonalité différente du point de vue défendu.

En effet, tous les quatre s'accordent à dire que les médias anglo-saxons soutiennent les Israéliens dans le conflit qui les oppose aux Palestiniens – même si c'est dans une moindre mesure au Canada –, et ce en accord avec la politique étrangère de leurs gouvernements respectifs. Qu'en ressort-il ? Déjà que la dénonciation engagée par Daniel Dayan (2005), et qui consiste à condamner la position partisane des médias français au profit des Palestiniens, n'est pas transposable dans le monde anglo-saxon. Ensuite, que toute critique, quelle qu'elle soit, se doit d'être située – de ce point de vue, le titre de la contribution de Divina Frau-Meigs est explicite, « Pour une critique des médias, en cognition située » – au regard, non pas tant des contraintes professionnelles comme avaient pu les étudier Jérôme Bourdon (2006), Patrick Champagne (2006), Marc Lits (2006), Arnaud Mercier (2006), Jean-François Tétu (2006) et Michael Palmer (2006), que des contingences politiques.

Et si les auteurs abordent des sujets que traitaient leurs prédécesseurs – par exemple les récurrences langagières propres à l'énoncé de certains types d'événements –, ils s'en distinguent aussi, notamment par la mise en évidence de configurations et traditions politico-médiatiques particulières. Ce qui les conduit à approfondir la question du pouvoir ainsi que celle de l'opinion, en arrière-fond desquelles se profile la difficulté que représente la définition de ce qui serait « vrai » ou « faux » en matière d'information. Aussi voit-on que si, aux États-Unis comme au Royaume-Uni, l'opinion se caractérise par une sympathie plus prononcée pour l'État israélien, elle n'en a pas moins évolué vers une

plus grande compréhension des problèmes palestiniens. La cause de ces derniers serait-elle devenue plus juste au fil des années ? Ou bien est-ce un effet du discours des médias, lui-même en lien avec l'évolution de ses lecteurs ? Et plus particulièrement, que nous dit cette évolution des relations que les médias entretiennent avec le pouvoir politique ? Ces questions n'étaient que faiblement abordées par les précédents contributeurs ; elles sont frontales ici, probablement du fait d'un cadre médiatique et social différent de celui de pays européens, telles la France ou l'Espagne (voir Estrella Israel-Garzón, 2006). S'exprimant depuis un contexte spécifique – dont les particularismes influent aussi sur les recherches menées –, Divina Frau-Meigs, Gregory Kent, Jerry Palmer et Catherine Saouter livrent donc une réflexion qui met surtout en avant la complexité des rapports entre médias et société.

Quand les médias anglo-saxons s'intéressent au Proche-Orient...

Comme c'est le cas pour la France, les médias anglo-saxons portent un intérêt particulier aux événements qui se déroulent au Proche-Orient, ou à ces « quelques centaines de mètres carrés » comme l'écrit ironiquement Daniel Dayan. Avec cette nuance apportée par Gregory Kent et Jerry Palmer : « Dans le monde anglo-saxon, le Proche-Orient concerne un territoire beaucoup plus étendu qui intègre – au moins – la Turquie, la Syrie et l'Égypte ». En revanche, si les médias français semblent plus sensibles aux problèmes palestiniens, les médias américains et britanniques pencheraient plutôt en faveur d'un soutien à Israël, même si, plus particulièrement en Grande-Bretagne, la marge de préférence se serait réduite sur une période de 25 ans. À ce sujet, faisant écho à la surprise et à l'indignation de Daniel Dayan, Divina Frau-Meigs écrit qu'elle a « éprouvé des sentiments similaires [à ceux du chercheur français] en analysant la façon dont les médias américains traitaient la Palestine ». D'ailleurs, se fondant sur les premiers résultats de la thèse en cours de Rémi Brulin (université Paris 3-Sorbonne nouvelle), elle explique que le *New York Times* a lui aussi pratiqué l'« obfuscation »¹ – du point de vue palestinien au public américain – et le détournement de certains faits au profit d'une information orientée. En Grande-Bretagne également, des études montrent un *a priori* du même type en faveur de la politique israélienne. Par exemple, pour Farida Vis (2006), et comme le suggérait

¹ Pour D. Dayan, l'« obfuscation » constitue l'un des deux dérapages que l'on peut percevoir dans la mise en image télévisuelle, l'autre étant le détournement. L'« obfuscation » crée de l'illisibilité, par exemple en intervertissant la cause et l'effet : « Ainsi peut-on montrer une réaction sans montrer ce à quoi la réaction répond, une riposte sans attaque, une réplique sans interlocution » (Dayan, 2005 : 204).

Daniel Dayan – bien qu'à partir d'un point de vue différent –, c'est l'insuffisante contextualisation des événements qui est en cause et amènerait les journalistes à proposer un traitement fautif. Prenant de la hauteur vis-à-vis d'une interprétation de ce type, Gregory Kent et Jerry Palmer constatent que, pour le chercheur qui traque l'erreur, il s'agit de rétablir une forme de vérité, qualifiée par eux de « vraisemblablement supérieure ». Pourquoi « vraisemblablement » ? Parce que la question qui se pose est forcément de savoir qui, du chercheur ou du journaliste, est détenteur de la vérité.

On le constate, partant de la mise en valeur de thèses opposées, les chercheurs en viennent à démontrer la mise en œuvre d'un parti pris de même nature, mais en faveur de camps adverses. Pour autant, peut-on en déduire que la presse anglo-saxonne et la presse française sont toutes deux partisans et que ceci influe sur les contenus informationnels ? Tout en signalant ce fait, les deux chercheurs britanniques envisagent le problème selon une double considération, politique et scientifique. Sur un plan politique, ils notent la présence de puissants « lobbies » qui exercent une forme de surveillance des médias et ont intérêt à débusquer les reportages « fautifs et lacunaires », car la dénonciation de ceux-ci « fait partie des tentatives d'intervention dans la formation de l'opinion publique » (Zelizer *et al.*, 2002 : 283). D'où l'hypothèse selon laquelle « toute tentative de recensement fait elle-même partie des polémiques à ce sujet ». Et sur un plan scientifique, ils constatent que, partir d'un cas particulier et de ses errements pour « remonter à une analyse de la couverture cumulative d'une série d'événements », constitue nécessairement un biais qui brouille la validité des conclusions proposées. En effet, selon eux, ce procédé demande « un saut méthodologique de grande envergure, qui part du particulier pour aboutir au général », et par là même peut se révéler fautif lui aussi.

Cependant, toujours selon Gregory Kent et Jerry Palmer, toutes les études menées sur les médias ne sont pas nécessairement en prise avec « les forces directement investies dans le conflit ». Aussi évoquent-ils plusieurs études anglo-saxonnes conduites à la fin des années 70 et dans le courant des années 80, fondées par exemple sur des données quantitatives. On y apprend que le traitement du conflit israélo-palestinien a évolué, devenant moins anti-arabe à partir du milieu des années 70 qu'il ne l'était précédemment (voir Belkaoui, 1978), quoique l'opinion soit restée « majoritairement pro-israélienne » (Suleiman, 1984). Des résultats contrastés donc et qui, surtout, montrent l'extrême complexité des rapports entre médias, sociétés et gouvernants.

Des études plus récentes attestent de ce même phénomène, auquel il faut néanmoins ajouter plusieurs données. Effectivement, la cause palestinienne trouve de plus en plus de sympathisants, la défense des

intérêts israéliens, tout en se tassant, reste déterminante. D'ailleurs, en examinant certains journaux américains, plus particulièrement le *New York Times*, on constate « un élan de sympathie pour les revendications pro-israéliennes. Il [le quotidien] tend à représenter les Israéliens comme des victimes et les Palestiniens comme des agresseurs » (Ackerman, 2001). Analyse que l'on retrouve chez Greg Philo et Mike Berry (2004) qui constatent que, assez fréquemment, « ce sont les Palestiniens qui sont jugés responsables du déclenchement de la violence à laquelle les Israéliens répondraient ». Sont alors à considérer les facteurs politiques et l'impact de certains événements-clés sur le traitement médiatique ayant trait au Proche-Orient. Les deux chercheurs britanniques font état des causes exposées par Ervand Abrahamian (2003) pour élucider ce phénomène. Pour ce dernier, les médias américains seraient influencés par deux filtres : les attaques du 11-Septembre et les thèses de Samuel Huntington (1993) ; ce qui les conduirait à aborder de façon biaisée la question proche-orientale. Voici quelques éléments pour comprendre cette articulation entre un événement qui a ébranlé la confiance des Américains, et la thèse défendue huit ans auparavant par Samuel Huntington.

Dans *Le choc des civilisations*, le livre qui le mit sur le devant de la scène, le politologue développe une vision particulière des conflits du monde contemporain. Revenant sur la nature et l'objet des guerres dans l'Histoire, l'auteur explique que, si la cause initiale de celles-ci était la volonté des Princes de voir leur pouvoir s'étendre, elles sont ensuite devenues – et ce jusqu'à la Première Guerre mondiale – une opposition entre États-nations. Avec la révolution russe (1917), ce sont d'autres considérations qui ont été promues, la volonté de conquête n'étant plus seulement militaire mais idéologique. Aussi vit-on s'affronter deux modèles de société dont la guerre froide est une période emblématique. En revanche, aujourd'hui, les conflits ne seraient plus pensés en termes d'opposition idéologique, mais culturelle. D'où cette idée de « choc des civilisations » qui incarne un conflit entre des systèmes de valeurs différents. Au vu de l'Histoire qu'il s'emploie à retracer à large trait, Samuel Huntington prédit une Troisième Guerre mondiale, cette fois-ci entre l'Orient et l'Occident, et dont le terrorisme islamiste est une des manifestations, dès lors que celui-ci est fondé sur un objectif : faire front à l'hégémonie de la culture occidentale.

On voit aisément pourquoi, après le 11-Septembre, ce livre paru en 1993 a fait mouche. Le diagnostic qu'il pose a permis d'expliquer l'explicable, en éclairant un événement tragique par un enchaînement inéluctable. Probablement est-ce ceci qui permet de comprendre certains des choix, terminologiques notamment, pratiqués par les médias états-uniens après le 11-Septembre. À ce sujet, Divina Frau-Meigs expose le changement de vocabulaire qui s'est produit sur CNN, justement en septembre 2001. À cette époque, la chaîne a annoncé que

pour parler de Gilo, une colonie israélienne implantée sur les terres occupées par Israël depuis 1967, elle remplacerait le mot « *settlement* » ou colonie, par celui de « *neighborhood* », signifiant voisinage ou quartier. Une terminologie que l'on retrouvera dans le *New York Times* et qui a pour effet d'accentuer la version selon laquelle les Israéliens sont les victimes, les Palestiniens, les agresseurs.

Pour Divina Frau-Meigs, comme pour Gregory Kent et Jerry Palmer, cette version des faits – qui trancherait avec celle en usage dans les médias européens – empêche le public américain de se faire un jugement étayé sur le conflit (Goldfarb, 2001). Apportons néanmoins une nuance à cette conclusion. Précédemment, Jean-François Tétu (2006 : 251) avait également pris en compte l'effet du 11-Septembre sur le traitement, en France, des informations concernant le Proche-Orient, et notait, dans le prolongement de cet événement, un « déplacement de la lecture du terrorisme ». Ainsi montrait-il que la presse française a commémoré l'anniversaire de la seconde Intifada selon un double cadrage : l'un se révélant « pro-palestinien », caractérisé par l'opposition entre peuple palestinien et État israélien, et l'autre, tel celui apparaissant dans *Le Monde*, où la figure centrale n'est plus celle de la victime palestinienne, mais celle de l'échec d'une stratégie politique, qu'elle soit le fait de Yasser Arafat ou d'Ariel Sharon. L'analyse de Jean-François Tétu ne met aucunement à mal celle de Divina Frau-Meigs, Gregory Kent et Jerry Palmer. Mais elle montre l'étroite intrication des facteurs idéologiques et événementiels et, par conséquent, l'obligation pour le chercheur qui s'attache à l'étude des médias de penser ceux-ci dans un cadre heuristique qui serait celui de la complexité.

Penser les médias, penser leur contexte

Quelle que soit la démarche théorique et méthodologique à laquelle les contributeurs se réfèrent, chacun situe le discours médiatique dans le contexte où il prend corps avec, néanmoins, une attention particulière portée à la composante politique. Mais chacun le fait selon des dispositions particulières, en lien avec son terrain d'études. Pour parler clair, le discours du chercheur est lui aussi contextualisé. Commençons par Catherine Saouter. Parce que la presse dont elle parle lui semble être à distance d'un quelconque esprit partisan – tout en spécifiant que si hostilité il peut y avoir dans certains articles publiés, elle est plutôt dirigée contre les Palestiniens –, la chercheuse québécoise propose une analyse quelque peu distincte de celle de ses collègues. D'autant plus que, pour appuyer sa démonstration, elle s'attache à comprendre des images de différente nature (clichés photographiques, peintures, caricatures) qui lui permettent de répondre à cette question : « Qu'en est-il du rôle et de la signification des images ? ». Concernant la presse québécoise, elle dit

ne constater aucun phénomène proche de celui évoqué par Daniel Dayan et ajoute : « Je l'expliquerais au moins autant par une tradition de l'écriture modelée, sur ce continent, par l'idéologie du quatrième pouvoir et par une aversion chronique envers la polémique, particulièrement au Canada et, encore plus, dans le Québec francophone. Le goût pour une distance qui tient la presse à l'écart de la "partisanerie" (c'est toujours une de ses sources de fierté) et le manque d'entraînement à l'écriture "vitriolique" ont peut-être pour effet de retenir l'apparition du type de rhétorique déploré par Daniel Dayan ». D'ailleurs, le premier cliché qu'elle donne à voir serait « exemplaire » de cette réserve. Il s'agit d'une photographie publiée dans *Le Devoir* (07/08/06) – quotidien montréalais – qui montre une manifestation pacifique contre la guerre au Liban. Toutes les confessions figurent sur ce cliché, Juifs et Arabes portant ensemble le drapeau libanais. Dans cet exemple, on voit combien le questionnement du chercheur est, comme celui du journaliste, enraciné dans un contexte spécifique, voire dans la représentation qu'il se fait de celui-ci. Or, il est évident que ceci influe sur son raisonnement. En effet, confrontée à une qu'elle considère comme étant indépendante, elle s'emploie à repérer les éléments attestant de ce présupposé. Car ne pourrait-on, en tentant d'interpréter cette photographie, l'envisager non pas comme un manifeste pour la paix, mais comme une provocation à l'encontre d'Israël qui s'est engagée dans la guerre ?

Mais, il ne s'agit que d'un aspect du propos de la chercheuse, un autre consistant – on l'a vu – à s'interroger sur la signification des images. Cette visée conduit Catherine Saouter à nuancer l'idée selon laquelle une image, seule, n'expliquerait rien. Et ce en comparant celle-ci à des catégories de l'écrit – par exemple, l'aphorisme –, dont on ne comprend le sens que lorsqu'on maîtrise le contexte. Une image ne dirait donc pas moins qu'un texte, bien qu'elle ne soit compréhensible que replacée dans un contexte que, à l'instar de Charles S. Peirce (1978), elle qualifie comme étant « interne ou externe à l'énoncé ». Selon nous, il est important de rappeler ce principe qui, à première vue peut sembler évident, notamment pour relativiser le présupposé d'instrumentalisation dont l'image ferait souvent l'objet. Sur ce point, revenons à Daniel Dayan (2005 : 201) et à son indignation quant au déséquilibre dont les médias seraient coupables dans leur monstration de la souffrance des partis en présence : « De qui choisira-t-on de montrer la souffrance ? Quels sont ceux qui devront périr en uniforme et en plan général ? La vocation de la souffrance se confond-elle avec la gestion des pitiés et des courroux ? ». La photographie d'un soldat américain prostré après une bataille (guerre de Corée, 1950), publiée par *Le Nouvel Observateur* (21/12/07), semblerait attester du contraire. Selon Catherine Saouter, cette image « est impossible à dichotomiser suivant les oppositions construites par Daniel Dayan », car même si elle ne montre ni visage, gros plan, elle parvient à assurer une forme de « connivence » avec

celui qui la regarde. Une remarque néanmoins. La chercheuse considère cette photographie comme étant parfaitement lisible, c'est-à-dire que le lecteur peut la comprendre sans qu'il lui soit nécessaire de recourir à un quelconque texte que la chercheuse livre néanmoins, « conformément aux exigences de la méthode ». Or, il nous semble que si, effectivement, le désarroi du soldat est manifeste, le fait de savoir de quelle guerre il s'agit permet de prendre la mesure de cette souffrance, à condition toutefois de disposer à son sujet de certains éléments de savoir, à même de faciliter la connivence. À moins de considérer que la souffrance est un invariant culturel dont on perçoit spontanément l'intensité. Que conclure ? Peut-être, tout simplement, que, en dépit des précautions qu'il prend, un chercheur ne peut se départir de ses connaissances, de son parcours, de l'expérience acquise lors de la consultation d'autres images. Des données qui, forcément, interfèrent avec sa compréhension d'un cliché spécifique, par exemple en lui permettant de le comparer à d'autres. Et si Catherine Saouter a raison de démontrer que le sens des images ne se réduit nullement à certains types de prise de vue, on peut ajouter que la souffrance photographiée, aussi manifeste soit-elle, est plus « parlante » quand on la connaît.

Ainsi retrouve-t-on l'un des aspects de la démonstration de Gregory Kent et Jerry Palmer; mais cette fois à propos des intentions implicites qui fondent certaines des recherches conduites sur les médias. L'un des exemples permettant à ces deux auteurs (Kent, 2006) d'y réfléchir est la couverture médiatique britannique des conflits qui se sont déroulés en Irlande du Nord, entre 1970 et 1995. Selon eux, la critique du chercheur dépend aussi de l'opinion qu'il se fait de ce qu'aurait dû être le traitement de l'événement par les médias. D'où cette analyse : « C'est la question de la légitimité qui est toujours en arrière-fond de celle concernant le bien-fondé des comptes rendus médiatiques, car elle implique une discussion de la légitimité des pratiques journalistiques ». D'où aussi la prise en compte des rapports que les médias entretiennent avec les gouvernements en place et la politique que ces derniers mettent en œuvre. Justement, on retrouve en ceci un élément nodal de l'argumentation de Divina Frau-Meigs, notamment lorsqu'elle explique que « depuis 1972, à l'ONU, où elle fut défendue par Georges Bush senior, alors ambassadeur, la position officielle des États-Unis (et d'Israël) est de ne pas reconnaître le terrorisme d'État (*state-sponsored*). Ce à quoi s'opposent les États arabes et, notamment, les Palestiniens qui dénoncent un terrorisme "originel" lié au colonialisme, et justifient leurs actes de violence comme une lutte pour l'autodétermination des peuples ». Aux États-Unis, les connexions entre médias et monde politique étant étroites, les médias ont très rarement relayé la teneur des arguments des Palestiniens. Ce à quoi il faut ajouter le poids – déjà évoqué – des lobbies pro-israéliens « qui dénoncent systématiquement toute couverture favorable à la Palestine comme étant un acte d'antisémitisme, créant ainsi une autocensure très efficace, par préemption ».

Dans le prolongement de cette analyse, Divina Frau-Meigs en vient à évoquer la question des effets et des usages, expliquant que, pour rendre compte de la complexité des interactions entre public et médias, elle préfère « dire qu'il y a socialisation par les médias, y compris socialisation à des croyances en adéquation avec les attentes générées par une culture donnée. À ce titre, les médias fournissent un environnement englobant, créant un univers de signes qu'il faut interroger en profondeur, constamment, dans une perspective de cognition située ». Une perspective qui tient compte de l'association entre acteurs et objets, et introduit l'Histoire et le contexte de l'action. Même s'ils n'usent pas de cette notion, les autres contributeurs se réfèrent au même type d'association qui, d'ailleurs, permet à Gregory Kent et Jerry Palmer de clôturer sur la place respective que prendrait l'antisémitisme en France et en Angleterre. Une approche qui les conduit à suggérer que ce mouvement serait peut-être plus développé en France qu'il ne l'est outre-Manche, et que cela influencerait sur la couverture médiatique.

Conclusion

Sur ce thème, mais en ayant suivi des voies différentes, ils rejoignent donc le point de vue de Daniel Dayan. Mais, ce faisant, ne prennent-ils pas le risque d'être accusés de stigmatiser le contexte français ? Il est intéressant de constater que, de l'ensemble des contributeurs des trois séries d'« Échanges », eux seuls concluent de la sorte. Sans chercher à abonder (ou non) dans leur sens – là n'est pas le propos –, on peut commenter leur propos en s'appuyant sur les hypothèses qu'eux-mêmes formulaient au sujet de plusieurs travaux sur les médias, par exemple quant à l'effet du cadre et de l'intention sur le type de critique émise. Évoluant plus que les autres contributeurs à distance du débat français – bien que leurs liens avec la France, notamment en matière de recherche, soient très étroits –, leur position s'en trouve moins imprégnée des enjeux de celui-ci, et donc moins soucieuse des conséquences qu'elle pourrait entraîner.

S'il s'agit de la dernière série d'« Échanges » consacrée au sujet, celui-ci est loin d'être épuisé, tant les problèmes du Proche-Orient sont passionnels et passionnés. Enfin, si les 16 contributeurs qui se sont prêtés à la discussion avec Daniel Dayan aident sans nul doute à mieux comprendre ce qui se joue sur ce petit territoire – dont les enjeux politiques et symboliques sont forts – qu'est Israël, ils n'en apportent pas moins un éclairage significatif des contraintes pesant ordinairement sur les médias, mais se manifestant de façon plus voyante en situation de crise. Aussi peut-on l'envisager comme un cas d'école. En effet, plusieurs des pistes développées par les chercheurs au long des trois livraisons – réflexion sur l'engagement du chercheur et/ou du journaliste, qualification et analyse d'un événement, relations entre médias et sociétés, théories convoquées, précautions méthodologiques... – pourront être mises à profit dans d'autres travaux sur la médiatisation des conflits.

Références

- Abrahamian E., 2003, « The US Media, Huntington and September 11 », *Third World Quarterly*, 24(3), pp. 529-544.
- Ackermann S., 2001, « Al-Aqsa Intifada and the U.S. Media », *Journal of Palestine Studies*, 30(2), Winter, pp. 61-74.
- Belkaoui J., 1978, « Images of Arabs and Israelis in the Prestige Press, 1966-74 », *Journalism Quarterly*, 55, pp. 732-799.
- Bourdon J., 2006, « Le lieu de la critique », *Questions de communication*, 9, pp. 163-180.
- Champagne P., « À propos du champ journalistique. Dialogue avec Daniel Dayan », *Questions de communication*, 10, pp. 197-209.
- Dayan D., 2005, « Pour une critique des médias », *Questions de communication*, 8, pp. 195-222.
- Frau-Meigs D., 2006, *Qui a détourné le 11 septembre ?*, Bruxelles/Paris, De Boeck/Ina.
- Golbfarb M., 2003, « All Journalism is Local : Reporting on the Middle East. How the U.S. and European Media Cover the Same Events Differently », *Press/Politics*, 6(3), pp. 110-115.
- Israel Garzón E., 2006, « L'intra-médiation dans le conflit au Proche-Orient. Acteurs, images et comparaisons », *Questions de communication*, 10, pp. 211-223.
- Kent Gr., Palmer J., dirs, 2005, « Mondes arabophones et médias », *Questions de communication*, 8.
- Lits M., 2006, « La position du chercheur impliqué », *Questions de communication*, 9, pp. 207-220.
- Mercier A., 2006, « Journalistes et conflit israélo-palestinien ; malinformation, mais pas forcément désinformation », *Questions de communication*, 9, pp. 221-236.
- Palmer M., 2006, « Lecture de Daniel dans la fosse aux lions », *Questions de communication*, 10, pp. 225-233.
- Sauter C., 2003, *Images et sociétés. Les progrès, les médias, la guerre*, Montréal, Presses de l'université de Montréal.
- Suleiman M., 1984, « Development of Public Opinion on the Palestine Question », *Journal of Palestine Studies*, 13(3), Spring, pp. 87-116.
- Tétu J.-Fr., 2006, « Pour une critique des médias. Écho », *Questions de communication*, 10, pp. 247-262.
- Vis F., 2006, *Print Media Representations of Israel-Palestine Conflict after the Signing of the Oslo Accords, 1993-1995*, PhD, Manchester University.
- Zelizer B., Park D., Gudelunas D., 2002, « How bias shapes the news. Challenging The New York Times' status as a newspaper of record on the Middle East », *Journalism*, 3(3), pp. 283-307.